

« *Les Indes noires*, roman de l'impénitence »

**Conférence dans le cadre de l'assemblée générale du
Centre international Jules Verne**

Université de Picardie Jules Verne, 24 mars 2023

Christophe Reffait, CIJV, équipe « Roman & romanesque » du CERCLL, UPJV

Nous voyons bien vers quel type de récit nous dirige l'idée d'une mine abandonnée, entre Édimbourg et Glasgow, et qui va redémarrer après dix ans. C'est une aventure qui commence comme une exploration paléontologique : on aperçoit dans les installations désaffectées « quelques échelons fixés aux chevalets et figurant de grandes arêtes d'ichthyosaures » (IV, p. 39¹). C'est aussi un récit conjuratoire : quand il revient à Aberfoyle, l'ingénieur James Starr est surpris par le silence de « la vie agricole » qui « remplaçait, maintenant la vie industrielle, toujours plus bruyante, plus active » (IV, p. 34) ; or il s'agit de résister à cette régression, de remettre en mouvement l'histoire économique. Enfin ce n'est pas récit primaire comme les romans verniens de la ruée vers l'or, mais une réédition, un récit dans lequel James Starr est appelé à « faire de nouveau la conquête » des « Indes noires » (III, p. 31). Ce serait la deuxième saison d'une première épopée minière, celle des vétérans qui se retrouvent au début des *Indes noires*, James Starr et l'ancien contremaître Simon Ford ; on se rappelle un âge héroïque, dont les jeunes gens comme Harry Ford ou Jack Ryan ont été à quinze ans les derniers témoins. Mais cette deuxième saison est moins épique qu'utopique, comme le pensent certains critiques, ce qui n'empêche qu'elle est traversée d'un doute.

Ce programme narratif, *Les Indes noires – le retour*, nous est donné d'emblée. Mais il s'accompagne de deux motifs qui n'étaient pas nécessaires dans l'ordre du récit, et qui pour cette raison sont évidemment essentiels dans l'ordre du sens et composent l'« arrière-fable » des *Indes noires*, pour reprendre l'expression de Michel Foucault dans son article de 1965².

1. L'épuisement.

Le premier de ces motifs est en vérité un discours : c'est la prophétie de l'épuisement des ressources terrestres en charbon. Cette prophétie conclut les six pages d'histoire géologique qui forment le début du chapitre III. Le titre du chapitre, « Le sous-

¹ Les références paginées renvoient à l'édition Jules Verne, *Les Indes noires*, Le Livre de poche, 2004.

² Michel Foucault, « L'Arrière-fable », *L'Arc* n°29 « Jules Verne », Aix-en-Provence, 1965, p. 5-12.

sol du Royaume uni », est inexact, dans la mesure où les pages qui suivent concernent aussi bien l'Amérique du Nord que le Zambèze, la Chine ou l'Australie, bref toute la planète. L'amorce du chapitre est aussi inexacte : « Il est convenable, pour l'intelligence de ce récit, de rappeler en quelques mots quelle est l'origine de la houille » (III, p. 23). Car s'il est vrai que ce chapitre des *Indes noires* revient sur la manière dont les matières végétales ont été emprisonnées entre les roches de l'ère primaire et les grès du devonien puis chauffées et comprimées, en vérité cette histoire de la houille à l'imparfait de narration laisse place au futur de la prophétie géologico-économique :

Cependant la nature, si prodigue d'ordinaire, n'a pas enfoui assez de forêts pour une consommation qui comprendrait quelques milliers d'années. La houille manquera un jour, — cela est certain. Un chômage forcé s'imposera donc aux machines du monde entier, si quelque nouveau combustible ne remplace pas le charbon. À une époque plus ou moins reculée, il n'y aura plus de gisements carbonifères (...). (III, p. 28)

Et la suite du chapitre continue dans cette veine malthusienne, alors récemment illustrée par Jevons dans *The Coal Question*, en chiffrant la production de charbon et même, en note de bas de page, la consommation de la France ou de l'Angleterre, et en concluant que « le troisième millénaire de l'ère chrétienne ne sera pas achevé, que la main du mineur aura vidé, en Europe, ces magasins dans lesquels, suivant une juste image, s'est concentrée la chaleur solaire des premiers jours » (III, p. 30).

Cette prédiction oriente tout le récit. Elle assigne d'emblée une fin à cette histoire de découverte d'un nouveau filon, comme si le roman d'aventures se trouvait subordonné à une autre temporalité qui serait celle du récit géologique. Même si, à la dernière page du roman, le vieux Simon Ford déclare qu'on peut espérer vivre « deux fois centenaire » (XXII, p. 236) au fond de la mine, à l'abri des intempéries, et même si la prophétie du chapitre III s'est un peu laissé oublier au fil des aventures, le dénouement optimiste du roman est en fait borné. Nous ne sommes pas dans un roman comme *Fécondité* de Zola qui s'achève sur l'infini des champs du Niger à conquérir et à cultiver sous un ciel immense. Nous sommes, avec *Les Indes noires*, dans un roman qui fait du romanesque de la reconquête industrielle un segment fini dans un plus large récit dysphorique. La linguistique textuelle nous dirait qu'on a affaire à un texte hétérogène où l'on n'a pas simplement inséré de l'explicatif dans le narratif, mais où il y aurait plutôt une *dominance* de l'explicatif et du prophétique sur le narratif. C'est peut-être le caractère de cette littérature « d'éducation et de récréation » que de produire un récit bifide, une sorte de *je sais bien mais quand même* : oui la mine repart, mais c'est en pure perte. L'un des points je crois de l'écocritique est de faire remarquer que la poétique romanesque demeurerait communément anthropocentrée, soumise à l'empreinte même atténuée du modèle biographique, et qu'elle serait donc impropre à rendre compte des échelles temporelles de l'écologie. Or l'une des vertus du roman didactique vernien est qu'en insérant, dans son scénario, des *tableaux des époques de la nature* à la mode de Louis Figuier, de Camille Flammarion ou d'Ernest Renan, ce roman déstabilise l'ordre un peu myope de

l'aventure anthropomorphe pour faire apparaître une perspective de mort du soleil, d'épuisement, donc une antinomie du progrès.

2. *La géode.*

Le deuxième motif qui apparaît au début des *Indes noires* et qui ne s'imposait pas forcément dans ce récit de reconquête minière est l'idée que la Nouvelle Aberfoyle est déjà creuse : c'est une houillère qui conjugue étrangement l'idée de la richesse du nouveau filon et le motif de la géode. Au chapitre VIII, après avoir fait sauter le mur du fond de la plus lointaine galerie de l'ancienne Aberfoyle, les protagonistes voient apparaître une « excavation » (p. 87). Le chapitre suivant prend un point de vue zénithal et le narrateur omniscient décrit l'immensité de cette excavation, comparée à la grotte de Mammoth au Kentucky (p. 89). Comme cette excavation merveilleuse contredit quelque peu l'histoire géologique du chapitre III, laquelle insistait sur la « pression énorme » et la « presse hydraulique d'une puissance incalculable » (III, p. 27) qui ont transformé en houille les « forêts antédiluviennes » enfermées dans les couches rocheuses, le narrateur du chapitre IX doit faire excuser l'invraisemblance de ce nouveau filon dessiné en creux :

Il faut ajouter que l'exploitation de cette houillère allait être singulièrement facilitée, puisque, par une disposition bizarre des terrains secondaires, par un inexplicable retrait des matières minérales à l'époque géologique où ce massif se solidifiait, la nature avait déjà multiplié les galeries et tunnels de la Nouvelle-Aberfoyle.

Oui, la nature seule ! On aurait pu croire, tout d'abord, à la découverte de quelque exploitation abandonnée depuis des siècles. Il n'en était rien. On ne délaisse pas de telles richesses. (IX, p. 90)

La Nouvelle-Aberfoyle présente l'étrange apparence d'une mine déjà aménagée. Il n'y a plus qu'à prendre : par une description dont on pourrait montrer les contradictions, cette excavation à la fois architecturée et primitive offre les chemins qui permettent de suivre les filons.

Vous reconnaissez ici le développement d'un motif présent dans le chapitre XX de *Voyage au centre de la Terre*, lorsque Axel et son oncle longent par une galerie naturelle une « mine sans mineurs » : « je suis certain que cette galerie percée à travers ces couches de houille n'a pas été faite de la main des hommes », dit Lidenbrock à son neveu incrédule. Simone Vierende comme Jean Delabroy se sont intéressés à ce passage. Simone Vierende y voit le moyen de « faire rêver sur les richesses souterraines inaccessibles à l'homme », « thème bien connu du trésor », dit-elle³. Jean Delabroy y voit quant à lui une expression du thème vernien de la « pléthore de la nature⁴ ». Tout est là, qui s'offre sans

³ Simone Vierende, préface de Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, Paris, Flammarion, « GF », 1977, p. 31.

⁴ Jean Delabroy, « Jules Verne et l'imaginaire. Ses représentations et ses fonctions principales dans la période de formation de l'œuvre romanesque (1951-1975) », thèse de doctorat [1980], tome II, p. 400 [en ligne : <http://seebacher.lac.univ-paris-diderot.fr/bibliotheque/items/show/6>].

qu'on ait le besoin de l'épargner, qu'il s'agisse de l'eau ferrugineuse et de la mine de *Voyage au centre de la terre*, ou bien de la houillère des *Indes noires*.

Mais c'est un thème ambivalent : si cette pléthore abolit toute éthique de l'épargne, c'est à condition de rester hors de l'économie, observe Jean Delabroy. D'un côté la nature s'offre, elle exhibe ses richesses, et la grotte merveilleuse des *Indes noires* donne à la fois son trésor et du recul pour l'envisager. Passons sur ce que cela comporte d'ellipse du travail. Dans un roman comme *Germinal*, Zola détaille les difficultés du travail à col tordu, et puis aussi l'impératif du boisage : on creuse, il faut déblayer et il faut étayer la galerie ; il y a une densité de la chair et de la terre chez Zola. Verne au contraire fantasme des méditerranées sous cloche et des « cavernes adorables » comme disait Barthes⁵, dans une « pléthore de la nature ». D'un autre côté, le passage de l'exploration héroïque de cette nature à son exploitation économique fait problème, il est dramatisé. La houillère qui s'offre aux yeux des quatre protagonistes du chapitre X n'est pas de même nature que la ville minière qui apparaît aux yeux des « touristes » du chapitre XIII, comme l'exprime l'ellipse de trois ans qui sépare ces chapitres.

3. *Extractivisme et impénitence.*

En vérité, ces deux motifs surajoutés à l'aventure, la prophétie de l'épuisement et le thème de la géode, concourent au même sens : ce qui est figuré, à l'orée même de ce renouveau économique, c'est l'évidement de la terre. L'ingénieur James Starr, comme d'autres personnages d'ingénieurs verniens, incarne l'ambivalence du progrès. Quand ce Janus devise avec Harry Ford sur l'abandon de la fosse Dochart, il reconnaît que « la nature s'est montrée prévoyante en formant notre sphéroïde plus principalement de grès, de calcaire, de granit, que le feu ne peut consumer », parce que sinon « la terre aurait passé jusqu'au dernier morceau dans les fourneaux des locomotives, des locomobiles, des steamers, des usines à gaz, et, certainement, c'est ainsi que notre monde eût fini un beau jour ! » (IV, p. 38). Reconnaissance donc de l'intempérance de l'humanité industrielle. Mais cinquante pages plus loin, lorsque Simon Ford lui fait découvrir le nouveau filon, Starr s'abandonne à un enthousiasme rieur : « Poussons nos tranchées sous les eaux de la mer ! Trouons comme une écumoire le lit de l'Atlantique ! (...) Fonçons jusqu'au centre du globe, s'il le faut, pour lui arracher son dernier morceau de houille ! » (X, 98). La marge est étroite, entre exploitation et anéantissement.

Témoin que le nœud dramatique du roman réside bien dans la transition entre exploration aventureuse et exploitation économique, ce qui est une problématique structurante des *Voyages extraordinaires*, une autre figure se dresse face à l'obstination de Simon Ford et aux enthousiasmes de James Starr. Celle de Silfax bien sûr, l'ancien « pénitent » de l'ancienne Aberfoyle, supposément rendu fou par le métier qu'il exerçait avant l'invention de la lampe Davy, métier qui consistait à ramper dans la couche d'air pur de la mine et à faire exploser les poches supérieures de grisou grâce à une perche terminée par une flamme. L'accoutrement, les génuflexions de ces éclaireurs des premiers âges explique leur surnom de « pénitent ». Le diagnostic de folie ne suffit pas à occulter

⁵ Roland Barthes, « Nautilus et bateau ivre », *Mythologies* [1957], Paris, Seuil, « Points », 2001, p. 77.

une remarque que fait à un moment Simon Ford sur Silfax, devenu plus « farouche » à mesure que l'ancienne fosse Dochart s'épuisait : « Il semblait que ce fussent ses propres entrailles que chaque coup de pic lui arrachât du corps ! » (XX, p. 218). C'est dire que ce sauvage s'est identifié à la terre menacée de dévoration. À l'image protectrice, commune chez Verne, de la Terre-mère et de la régression utérine, s'ajoute une image mâle de Gaïa qui incline du côté de la vengeance : Silfax doit détruire Starr et les Ford, puisque l'exploitation industrielle est elle-même destruction. Face au « pénitent », qui s'est converti jusqu'à faire corps avec la nature menacée par l'industrie, Starr et Ford font bel et bien figure *d'impénitents* — notons que le début du chapitre XVI mentionne leurs « bénéfices » (p. 165) dans la nouvelle affaire.

Il est donc logique que le fantasme d'une houillère déjà creusée, aménagée, industrialisée, s'accompagne du fantasme d'un autre souterrain, primitif, insondable, étranger à la sphère humaine, économique et même chrétienne, qui est le lieu où règne Silfax. Et je reprends ici les analyses de Thomas Conrad au colloque sur Jules et Michel Verne que nous avons organisé avec Marie-Françoise il y a un an⁶. Thomas Conrad rappelait qu'on retrouve dans *Hector Servadac*, dans *L'Île mystérieuse*, dans *Les Indes noires* avec « le puits naturel » qui « s'enfonce dans les entrailles mêmes du gisement » (XIV, p. 143-144), un même « paradigme du double fond ». C'est le motif hugolien de l'égout primordial, de la crypte de vérité. Thomas Conrad lui confère un sens politique, dans le sens où Silfax et son espace représentent une « régression à la nature⁷ » par rapport à l'utopie sociale que constituerait Coal-City. Toute nouvelle Aberfoyle, dès lors qu'elle se trouve colonisée, éclairée par l'électricité, reliée à la surface par un « railway », engendre un nouveau fond nécessairement négateur.

4. Planète interdite.

Mais je voudrais finir par une dernière remarque sur ce que nous trouvons au fond de ce nouvel abîme, sur ce que trouve Harry Ford lorsqu'il descend les cent quatre-vingts pieds du « puits naturel » de la Nouvelle-Aberfoyle au bout d'une corde : non pas « un enfant » inanimé, comme le texte le fait accroire d'abord, mais une « jeune fille de quinze à seize ans » comme nous l'apprenons au début du chapitre XV. La charmante orpheline, petite-fille ou arrière-petite-fille de Silfax (le texte hésite), n'est pas l'équivalent d'Ayrton dans *L'Île mystérieuse* : le récit de sa rééducation n'est pas central. Certes Harry déploie son pouvoir en donnant à cette jeune fille, qu'il aime déjà, une notion du temps et de la surface terrestre, puis il lui apprend à lire et écrire, lit avec elle des romans de Walter Scott, mais le texte tend à minorer cette histoire de Pygmalion premièrement en révélant que c'est Nell qui a sauvé les Ford emmurés par Silfax (elle n'a pas de dette morale envers Harry), deuxièmement en atténuant l'importance de cette éducation : « On eût dit qu'elle

⁶ Thomas Conrad, « Souterrains politiques verniens. Variations sur un motif, de *L'Île mystérieuse* à *Face au drapeau* », dans Marie-Françoise Melmoux-Montaubin et Christophe Reffait (dir.), *Nouvelles lectures politiques de Jules et Michel Verne, Romanesques* Hors-série 2022, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 99-117.

⁷ *Ibid.*, p. 106.

‘savait’ d’instinct. Jamais intelligence plus vive ne triompha plus vite d’une aussi complète ignorance. » (XVI, p. 170).

Donc le seul enjeu qui compte, outre l’adoption de Nell par les Ford et par Starr, est celui du mariage entre Harry et Nell. Il ne s’agit pas d’un dénouement convenu comme ailleurs chez Verne, mais d’un élément de dramatisation du dernier tiers du récit puisqu’une force invisible, mystérieuse, paternelle aussi, s’oppose farouchement à cette union, exactement comme dans le film de science-fiction *Planète interdite* de Fred McLeod Wilcox en 1956, et comme dans *La Tempête* de Shakespeare qui a inspiré celui-ci— ce qui confère à Silfax quelque chose de Prospero. Il est patent que si l’ancien pénitent identifie ses entrailles à la houillère d’Aberfoyle, Nell figure aussi une pureté naturelle offerte à la possession de l’homme, même si son consentement a peut-être la profondeur utopique que lui accorde Thomas Conrad⁸. Au début du chapitre VIII, lorsque le vieux Ford repère le grisou qui prouve l’existence de la Nouvelle-Aberfoyle, il s’exclame : « La vieille houillère va donc rajeunir, comme une veuve qui se remarie ! » (p. 84). Mais ce que désigne obliquement le motif vernien obsédant de la veuve, c’est justement ce qui dans l’hymen de Nell et Harry constitue au contraire une perte de virginité : c’est un moyen de dramatiser l’appropriation du *trésor enfoui* dont parle Simone Vierende, l’appropriation de la *planète interdite*. À propos du sauvetage de Nell (XV, p. 155), le texte disait de manière un peu ironique : « On aurait trouvé une jeune fille enfermée dans la roche schisteuse, comme un de ces êtres antédiluviens qu’un coup de pic délivre de leur gangue de pierre, que l’affaire n’eût pas eu plus d’éclat ». Mais la tournure fonctionne comme une forme de prétérition. De fait, Nell peut passer pour une figure de la terre primordiale et l’allégorisation s’opère.

Je conclurai que si les noces de Nell et Harry sont si importantes, c’est parce qu’elles portent un récit d’« initiation » (p. 174), comme dit le chapitre XVII, qui narre le retour de James Starr, d’Harry Ford et de Jack Ryan à la surface pour faire découvrir à Nell les splendeurs de l’horizon et du soleil. C’est une initiation topographiquement inverse de celle d’Axel dans *Voyage au centre de la terre*, mais elle est aussi de nature différente. Axel, guidé par un maître impératif passait, comme le montre Simone Vierende, par plusieurs épreuves (évanouissement, égarement, chute, etc.) avant de renaître en état d’épouser Graüben. Nell, accompagnée par le maître qu’est aussi son fiancé, est invitée, dans une sorte de voyage de noces anticipé, à choisir entre la vie à la surface et la vie maritale souterraine avec Harry. Elle choisit librement de renoncer à « l’immensité du monde extérieur » (p. 183). C’est une initiation à la négation. Dans *Voyage au centre de la Terre*, Simone Vierende était intriguée par une réflexion d’Axel qui évoque le centre de la Terre comme un espace intérieur où graviteraient les planètes Pluton et Proserpine⁹. La

⁸ *Ibid.*, p. 105.

⁹ Simone Vierende, préface de Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, *op. cit.*, p. 32. Le texte du roman indique : « Je me souviens alors de cette théorie d’un capitaine anglais qui assimilait la terre à une vaste sphère creuse, à l’intérieur de laquelle l’air se maintenait lumineux par suite de sa pression, tandis que deux astres, Pluton et Proserpine, y traçaient leurs mystérieuses orbites. Aurait-il dit vrai ? » (*ibid.*, p. 199). L’édition de William Butcher (note 1 sur la page 251) éclaire la référence et souligne qu’elle figure déjà dans *Isaac Laquedem* (1852) d’Alexandre Dumas : Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, éd. William Butcher, Paris, Gallimard, « folio classique », 2014, p. 443.

référence n'est pas indifférente : dans *Les Indes noires*, Proserpine jamais ne reviendra à la surface. On peut débattre de la liberté ou non du choix de Nell et du caractère paradoxal de son « initiation », mais il faut reconnaître que son mariage est conforme aux deux motifs malthusiens que j'ai commencé par pointer, à savoir la prophétie de l'épuisement et le motif de la géode : bien loin des horizons de la mer d'Écosse, la fiancée des *Indes noires*, son entourage, tous les mineurs, consentent à une vie « écrasés par la voûte de schiste » comme le dit James Starr (p. 183). Et il me semble que c'est une manière de figurer, par le roman, l'idée fondamentale de cet opus de Verne, très congruent dans ses images, qui est que l'expansion économique ne se conçoit plus que dans la finitude.